# LA RESIDENCE —DE— SAMORY

## A BISSANDOUGOU.

(Journal du Capitaine Péroz.)

Bissandougou se compose de deux villes: Bissandougou proprement dit, et la résidence de l'almamy-émir.

La première n'offre rien de remarquable et ne diffère des autres villes malinkées que par des rues plus propres, des maisons mieux tenues et un grand air d'aisance.

Elle est reliée au palais par deux des grandes avenues, bordées d'arbres, qui partent, en forme d'étoile, de la place de la mosquée.

Cette place est sablée d'un gravois ferrugineux soigneusement trié et nivelé; elle est fermée, à l'est, par la mosquée; à l'ouest, par le donjon du tata royal; les dimensions du temple d'Allah sont colossales, mais rien, à première vue, ne rappelle dans ses lignes une destination pieuse. C'est simplement une vaste enceinte en pisé, rectangulaire, surmontée de piliers énormes en bois sculpté, qui supportent un toit dans la construction duquel toute une forêt a dû passer. Divers ornements symboliques sont fixés à la toiture ou peints sur les murailles.

Trois grandes marquises sont construites devant la porte d'entrée et abritent des rayons du soleil les fidèles qui attendent l'heure de la prière.

Le palais de Samory, qui, somme toute, n'est qu'un tata plus confortable, de dimensions plus vastes et mieux comprises que ceux des Mandingues, est fait de deux enceintes concentriques, flanquées de hautes et lourdes tours. Il a la forme ovale presque parfaite.

Le rempart est régulièrement dentelé; à son extrémité est, se dresse un haut et fort donjon, assez semblable à la tour de Saldé. Il est armé de quatre couleuvrines: c'est le réduit de la place.

On y pénètre, en franchissant trois enceintes successives, par des portes basses ouvertes dans les tours massives, flanquées elles mêmes d'autres tours. Les cours particulières qu'elles forment sont entourées de vérandas légères. Elles sont absolument réservées au logement de l'almamy.

Ses deux femmes préférées habitent, avec leurs suivantes, les tours de l'enceinte intérieure; ses gardes occupent celles de l'enceinte extérieure, une tour de chaque face servant de corps de garde.

La cour d'honneur est circulaire; une immense marquise en occupe le centre. C'est là que l'Almamy rend habituellement la justice ou reçoit les chefs de ses provinces ou des villages.

Dans ces deux cas, les portes en sont ouvertes à tout venant.

La salle du conseil donne sur cette cour. Elle occupe tout le rez-de-chaussée d'une tour basse, ayant plus de cinquante pieds de diamètre, couverte d'un toit de chaume masqué par plusieurs rangées de nattes extrêmement fines et brillantes. Des piliers curieusement ouvragés et formant des colonnes torses le soutiennent extérieurement et forment ainsi une galerie couverte, tout autour du bâtiment, sur laquelle s'ouvre une épaisse porte en bois de fer, ornée de ferrures remarquables.

L'intérieur est absolument nu; rien sur le sol, rien au mur, sauf une corniche peinte en bleu d'azur qui court à hauteur de deux mètres et une banquette circulaire adossée à la muraille.

La toiture est garnie, à l'intérieur, de branches de palmier parfaitement polies et passées au feu; elles sont clouées très symétriquement et soigneusement juxtaposées; grâce à leur couleur lustrée rouge sombre, elles donnent l'illusion complète d'un plafonnage de lamelles d'acajou.

Le donjon a deux étages, réunis par des escaliers en briques. Personne n'y pénètre habituellement, si ce n'est l'intendant du royaume, Kissi; c'est dire qu'il contient tous les objets précieux de la couronne. Les tours dont il est flanqué sont remplies de fusils et de munitions de toute nature.

Au dehors, le palais est séparé du reste de la résidence par une large avenue sablée qui l'entoure et sur laquelle aboutissent les différentes rues.

Chaque femme de Samory, et il en a vingt-quatre légitimes, chaque conseiller, possède une habitation qui est la réduction de la résidence du maître; l'ensemble de ces constructions est entouré par les cases des sofas qui tiennent garnison a Bissandougou.

La situation de la ville est charmante. Coquettement posée sur un mamelon aux pentes douces, où serpentent de nombreux et limpides ruisseaux, recouverte par la frondaison épaisse des arbres qui émergent au-dessus de ses maisons, elle ne fait guère songer aux terribles mystères qu'elle cache. De prime abord, et à quelque distance, elle paraît être une vaste exploitation agricole.

Cependant, des drames horribles ont lieu journellement sous ces frais ombrages. Non que Samory soit cruel par tempérament, comme on s'est plu à l'affirmer souvent, car peut-être serait-il plutôt porté à l'indulgence dans les circonstances difficiles où il se trouve constamment. Son génie a créé un empire vaste; mais seule sa main, d'une fermeté inébranlable, en maintient les morceaux assemblés, les empêchant de se disjoindre. Une heure de faiblesse amènerait infailliblement sa perte.

Les Mandingues du Haut-Niger ne peuvent être gouvernés et domptés que par la terreur de la mort, de la mort ignominieuse surtout.

Combien de fois la nuit, alors que, tourmenté par l'insomnie, j'errais autour du camp, ou que je me rendais chez l'almamy, n'ai-je pas entendu les cris d'angoisse des malheureux condamnés de la journée, que quelques gardes assommaient misérablement dans un coin reculé!

Mais il est nécessaire d'ajouter que toutes les exécutions capitales se font à Bissandougou. Les coupables, des confins même les plus éloignés de l'empire, viennent y entendre confirmer leur sentence.

Capitaine PÉROZ.

## Voyage du Roi de Danemark en Angleterre.

Presse Associée

Londres, 19 novembre—Le roi de Danemark a l'intention de venir en Angleterre, en janvier. Il sera l'hôte du Prince de Galles, à Sandrigam. De là, le roi se rendra à Gotha, pour assister à la célébration des noces d'argent du duc et de la duchesse de Saxe-Coburg-Gotha, qui doit avoir lieu, le 23 janvier prochain. On pense que l'empereur Guillaume assistera à la céremonie.

## Alliance en faveur de la véritable dentelle.

Presse Associée.

Londres, 19 novembre—La reine des Belges vient de faire un appel aux reines et impératrices et de leur demander de former une alliance pour venir en aide aux fabricants de dentelle de l'Europe. Elle leur demande de jurer de ne porter absolument que des dentelles faites à la main.

Les dentelles faites à la machine, menacent de ruiner complètemen l'art si fin des dentelières.

Le nombre des dentelières en Relgique et en France, a, depuis l'invention de la machine, diminué de 40,000 personnes.

L'appel de la Reine a été entendu, et l'alliance royale est un fait accompli.

# Clair de Lune.

Tout le jour, la canonnade avait tonné contre Venise; les bombes pleuvaient, faisant jaillir l'eau de la mer jusqu'au ciel. Maintenant la ville dormait son repos nocturne, aussi calme que s'il n'y avait pour elle que le passé, et point d'avenir menaçant. Le clair de lune lui-même semblait vieux, éteint, tout autre que dans le reste du monde.

En un coin sombre où deux palais géants heurtaient l'un contre l'autre leurs masses noires, comme pour fermer tout passage, une sentinelle isolée veillait dans sa guérite de pierre, avec l'immobilité d'une statue. L'homme d'ailleurs aurait difficilement pu remuer, car, à deux pas de lui, la mer venait mourir contre la cuirasse de pierre moussue qu'elle trouvait là depuis des siècles, immuable comme le destin. Cependant, seules des mains humaines avaient dressé cet obstacle que battait vainement le flot puissant..

Soudain la sentinelle se dressa, et allongea la tête vers l'angle du canal, où un étrange cortège apparaissait dans l'obscurité. Ce fut d'abord une gondole, montée par quatre rameurs. Malgré la sûreté de leur coup d'aviron, on devinait que ce n'étaient pas de vulgaires gondoliers, mais quatre frères de noble race. Leur bateau était vide et traînait à sa remorque une autre gondole, à la tête de laquelle un homme, affaissé, s'enveloppait de son manteau. Sur la gondole, il y avait une civière. Etait-ce un mort qu'on y voyait étendu? Non, car à ce moment les barques entraient dans le rayon de lune et la sentinelle distingua les traits d'une jeune fille qui semblait, d'ailleurs, ne plus avoir un long voyage à faire en ce monde. Ses yeux étaient grands ouverts, sans regard; ses mains croisées sur sa poitrine, comme celle d'un cadavre, se dénouaient lentement. Une bague y brillait; la mourante la porta à ses lèvres, la retira de son doigt et la tendit à sa jeune sœur, grande et frêle enfant de seize ans à peine, penchée sur elle avec angoisse. En ce moment, le cortège disparaissait aux yeux de la sentinelle. Le soldat avait bien cru voir les pâles lèvres s'agiter, mais il n'avait perçu aucune parole, quoique le bruit des rames fut faible et étouffé.

—Féo, ma sœur! murmurait la mourante, c'est la dernière fois que je puis te parler. Ensuite, le bruit du train couvrirait ma voix: tu ne pourrais l'entendre et quand nous arriverons, je n'existerai sans doute plus. Tiens! prends ma bague.... ne pleure pas! Tu la donneras au pauvre George, tu lui diras que j'ai lu dans ses regards muets et que je lui ai su gré de garder le silence et de m'épargner ses protestations d'amour. Il savait bien que je ne pouvais pas le lui rendre. C'est pourquoi je lui envoie aujourd'hui mon legs le plus précieux. Qu'il porte cette bague en souvenir de moi; qu'il pense à moi, qu'il y pense volontiers, si, plus tard, il est heureux! Vois! Féo, la turquoise en est redevenue bleue parce que mon heure de joie a sonné. Celui que j'aimais m'avait dit en me la donnant: «Tant que la pierre restera bleue, elle vous portera bonheur.» Te rappelles-tu comme elle a verdi au moment de sa mort? Ah! Féo, cette douleur affreuse est passée; je n'ai pas à lui survivre. Dieu n'exige pas cela de moi! J'ai tout immolé, mon amour et le sien, à ma foi religieuse; quel sacrifice peut être plus grand? J'ai mieux aimé mourir que d'être parjure envers mes croyances. Dieu a eu compassion de moi. Il ne me condamne pas à vivre quand «lui» est mort.

Une crise de toux interrompit ce faible murmure souvent indistinct qu'elle précipitait pour tout dire, avant que les bruits du train n'interrompissent ce testament suprême.

—Donne ta main, Féo! Il me semble que j'enfonce dans la mer, dans ce flot sombre et glacé. Je serais morte volontiers ici, mais le bon Dieu ne le permet pas. Peut-être a-t-il voulu ce voyage pour hâter ma fin, le moment de ma délivrance. Depuis combien de temps déjà, l'attendons-nous, cette fin? Cinq mois, cinq longs mois de souffrances! Te souviens-tu du navire paré de fleurs qui apporta «son» cercueil. J'ai cru que j'aliais me précipiter vers lui et crier: «Il est à moi, à moi seul, maintenant qu'il a exhalé son dernier souffle! Qu'on m'enterre avec lui!» Mais il a fallu me taire. Je n'avais nul droit sur lui, il était le fiancé d'une autre, et si j'avais parlé, le monde eût dit qu'il m'avait été infidèle. Pour qu'il m'appartînt, j'ai dû payer cette joie de ma vie. Ne crois-tu pas que sa mort me l'a vraiment rendu? Au delà du tombeau, l'autre n'a plus de droits sur lui. Te rappelles-tu ce que je disais toujours? «Je veux être belle une fois encore, le jour de son mariage, pour que le public ne puisse jaser sur nous. Et puis je veux voir sa femme, savoir si elle pourra le rendre heureux.» Tout cela est fini maintenant; rien ne subsiste plus que mon grand et saint amour qui, dans une heure ou deux, m'emportera jusqu'au ciel.

La lune éclairait en plein ce visage émacié, rayonnant d'extase. On songeait en le regardant, à ces cierges consumés jusqu'à la base, où la flamme brille à travers une paroi de cire mince et transparente qui seule n'est pas encore fondue.

—Dieu m'a épargné ce jour de noces, et je n'ai pas eu besoin de voir l'«autre». Elle a beaucoup pleuré sa mort; moi, je n'ai pas pleuré, mais je meurs. Elle l'avait aimé, beaucoup aimé. L'aimait-il, lui? Quand il me donna ma bague, nous savions que nous ne devions pas nous aimer, et nous ne nous sommes jurés qu'une sainte, une éternelle amitié. C'était un mensonge, mais nous ne le savions pas. S'étaient-ils juré l'amour? Alors il mentait, cette fois encore, et tous deux le savaient peut-être! Ou bien ne mentait-il pas? L'a-t-il aimée? Peut-on aimer deux fois, dis, ma sœur?

Encore une crise de toux qui colora d'un sang frais le mouchoir de la jeune sœur. Comme ces taches semblaient noires au clair de lune!

—J'ai si froid! On avait dit pourtant que la nuit était chaude, très chaude! Ce n'est pas possible. Vois! mes ongles sont déjà bleus, presque noirs. S'il avait vécu, je n'aurais pu mourir; j'aurais voulu vivre, le voir chaque jour, et dire: «Je ne l'ai jamais aimé!» J'aurai vécu d'orgueil.... songe, quelle torture!—Elle frissonna:—O Féo! ne pleure donc pas ainsi. Réjouis-toi plutôt de me voir délivrée de la vie. Elle était si difficile, dès le début: tant de jours sans joie, tant de mésintelligences, d'hypocrisie, de chagrins et d'amertumes; un seul point lumineux, «lui»! Alors la nuit s'est faite, une nuit sombre, sombre! Mais je vois se lever le jour sans fin. Féo! ne pleure pas, réjouis-toi pour moi! Ne m'aimes-tu donc pas assez pour te réjouir? Promets qu'à l'heure de ma mort, tu diras: «Merci, mon Dieu!» Si j'avais encore le souffle, j'entonnerais un «aileluia» à émouvoir la mer, car j'ai acheté le ciel au prix d'indicibles souffrances. A présent, je le vois ouvert devant moi. Tu ne voulais pas croire que je l'aimais à en mourir. Tu étais si jeune; que savais-tu de l'amour? Quand il viendra à toi, ouvre-lui ton cœur tout grand et laisse-le entrer; même si ce cœur se brise, qu'importe! Il aura atteint son but terrestre. Maintenant, pense à notre vieux père, prends ma place, sois tout pour lui et pour nos frères; sois pour nos frères l'appui et le soutien, le modèle, l'amie. Ne secoue pas la tête Tu en as la force. En ce moment, le chagrin t'écrase; mais je t'ai éprouvée durant ma longue maladie; tu es forte. Dans ton corps frêle habite un héroïsme pour lequel nul sacrifice ne sera trop lourd. Ils sont habitués à m'avoir; qu'ils ne sentent pas le vide. Je serai près de toi et te fortifierai; et puis, Féo, ta main seule me fermera les yeux? Le feras-tu? N'est-ce pas? tu le peux; tu peux tout! Merci au père, aux frères, aux fidèles serviteurs; je prierai pour tous!

La gondole touchait le bord. Le cortège silencieux monta les degrés, dans les ténèbres. Seuls, le visage de la mourante et ses mains croisées sur sa poitrine brillaient d'une blancheur de marbre. Elle avait fermé les yeux. Les quatre frères portaient la civière; le père suivait, appuyé sur l'épaule de la frêle enfant au fin visage, aux grands yeux toujours pleins de larmes; il baissait la tête et nul ne voyait ses traits. Ils allaient ainsi, sans dire une parole, et, devant leur passage, les gens se signaient et se découvraient, croyant qu'on portait une morte.

CARMEN SYLVA.
(Traduit par A. Chevalier.)

## Ridicule Puritanisme.—Le Col. McDonald.

Presse Associée.

Londres, 19 novembre—On se préoccupe beaucoup de la décision, tout-à-fait puritaine, prise par le comité des licences du Conseil du Londres, lequel refuse des licences aux établissements qui donnent des concerts à bénéfice, le dimanche.

En fait, c'est l'abolition des concerts, qui ont tant égayé les dimanches, à Londres, depuis quelques années. Ceux qui y font opposition, sont les premiers à trouver qu'on y fait de la musique de premier ordre.

Les journaux blâment unanimément cette décision et demandent au conseil du comité de la rejeter.

La Reine, elle-même, réprouve directement cette ordonnance, en faisant jouer la musique de ses gardes sur la terrasse du château de Windsor, tous les dimanches, après-midi, pendant qu'elle y réside.

Dimanche dernier, la foule était énorme sur les terrains du château pour entendre les exécutions du corps de musique des gardes.

Il paraît que le colonel MacDonald qui, par sa promptitude d'action et son habileté a sauvé la bataille de Omdurman, en repoussant l'attaque des derviches, que n'avait pas prévue le général Kitchener, n'a pas reçu la décoration du Soudan: il a été seulement promu aide-de camp de la reine. Cette omission provoque de nombreux commentaires. C'est une haute distinction que mérite le colonel McDonald, qui s'est élevé du rang de simple soldat au grade qu'il occupe.

Il a fait sept campagnes: il s'est admirablement conduit dans la campagne de l'Afghanistan, sous le général Lord Roberts.

C'est un des officiers qui ont survécu au désastre de Majuba, dans la guerre contre les Boers.

Fait prisonnier par les Boers, ces derniers lui ont rendu son épée, dont lui avait fait présent sa compagnie, déclarant qu'un pareil soldat ne devait jamais être privé de son épée.

## Deux attentats contre la vie de l'ex-Roi Milan.

Presse Associée.

Londres, 19 novembre—Une dépêche spéciale de Bucharest, publiée cette après-midi, dit que l'on a tenté deux fois assassiner l'ex-roi Milan: de Servie.

La première tentative a eu lieu, sur un train de chemin de fer, entre Kragujevese et Nish: quelques paysans ont attaqué le char où se trouvait l'ex-Roi; ils l'assaillirent à coups de pierres, les vitres ont été brisées et plusieurs membres de sa suite ont été blessés.

Plus tard, Chishe, un étudiant, armé d'un revolver, est entré dans la chambre du prince; il a été arrêté avant d'avoir pu tirer sur lui.

# La Note Espagnole.

## Instructions demandées par le juge Day.

### Les Conditions finales et irrévocables des Etats-Unis.

### Fin prochaine des Négociations.

Presse Associée.

Washington, 19 novembre—Ce n'est qu'à une heure avancée de la soirée d'hier que le dernier paragraphe de longue note présentée par les Espagnole aux commissaires américains mercredi dernier a été traduit au département d'Etat.

Les membres du cabinet n'ont, pour la plupart, connu le texte entier de cette note qu'à leur arrivée ce matin à la Maison-Blanche.

Il parait qu'en outre d'une longue argumentation tendant à démontrer que le mot «disposition» employé dans le protocole au sujet des Philippines signifie autre chose, la note espagnole contient la proposition de soumettre l'interprétation de la clause du protocole relative aux Philippines à un arbitre.

Une longue dépêche venant directement du juge Day demandant des instructions définitives sur quelques points à traiter dans la réponse aux Espagnols est arrivée après la copie de la note. Ces instructions ont été envoyées. On peut déclarer que, sans entrer dans des détails, ces instructions restent exactement dans les lignes de la politique suivie jusqu'ici dans les négociations.

Dans son message le juge Day ne parle pas de l'intention d'ajourner la séance fixée à aujourd'hui sans expédier quelques affaires, mais en présence du fait que des instructions définitives ont été si récemment envoyées que le temps est insuffisant pour les mettre en due forme, il est probable, croit-on, que rien ne sera accompli aujourd'hui et que la réunion des plénipotentiaires ne sera qu'une simple formalité.

Il y a des questions de réelle importance, en dehors de la question des Philippines, que doivent traiter les commissaires, mais les Américains ont l'instruction de ne pas les discuter pour le moment, ou tout au moins avant le règlement de la question pendante des Philippines, afin d'éviter des complications dans les procédures.

Si les plénipotentiaires ne peuvent pas s'accorder à la prochaine réunion et sont en complet désaccord au sujet des Philippines ces questions subsidiaires ne seront pas discutées.

Mais dans l'autre cas, c'est à dire si les commissaires arrivent à une entente sur la question principale de la disposition des Philippines, une ou deux séances de la commission seront employées à la discussion des dites questions.

Une de ces questions est la restauration des relations commerciales entre les Etats-Unis et l'Espagne.

Au début de la guerre l'Espagne a abrogé tous ses traités avec les Etats-Unis, et si les deux pays doivent maintenir des relations amicales après la signature du traité de paix, des arrangements sous forme de traités devront être faits pour la protection des intérêts commerciaux, l égalisation des droits de douane, le règlement de la question d'extradition et de tous les sujets généralement compris dans les traités de commerce et d'amitié.

Jusqu'aujourd'hui les plénipotentiaires de paix n'ont pas pris ces questions en considération, mais quelques-unes doivent être réglées dans tout traité que conclurait la commission de paix.

On croit que les négociations tirent à leur fin, et que vers la fin de ce mois les clauses principales du traité seront acceptées ou que toute tentative d'arriver à une entente amicale sera abandonnée.

Afin d'arriver à une prompte conclusion nos plénipotentiaires, par direction du Président, présenteront aux plénipotentiaires espagnols les conditions finales et irrévocables des Etats-Unis, qu'ils devront accepter ou rejeter dans un temps déterminé.

Cet ultimatum couvre, croit-on, toutes les questions soulevées jusqu'ici à propos de la cession du groupe entier des Philippines, et fixe le montant d'argent comptant que le gouvernement des Etats-Unis versera à l'Espagne en compensation de ses dépenses pour les améliorations apportées dans les Philippines. Ce montant n'est pas connu, mais on a des raisons de croire qu'il est d'environ $40,000,000.

## Le Dr Nancy Guilford ramenée en Amérique.

Presse Associée.

New York, 19 novembre—A bord du steamer Lucania, de la ligne Cunard, qui vient d'arriver, ce matin, de Liverpool, se trouvait le Dr Nancy Guilford, sage-femme du Connecticut.

Elle était inscrite sur le livre du bord sous le nom de Mme R. Brown.

Mme Guilford était sur le pont, quand le navire est arrivé à la quarantaine, mais peu de passagers ignoraient qui elle était.

Elle n'a occasionné aucun embarras pendant tout le voyage. Elle n'a fait ni déclaration ni aveu; elle semblait anxieuse de revoir sa famille.

## L'Union des Cigariers.

Presse Associée.

Columbus, Ohio, 19 novembre—Dépêche spéciale de Toledo, Ohio, au «Dispatch»:

Michael Raphael, de New York, agent d'affaires de l'Union internationale des Cigariers, sollicite des secours financiers pour l'Union, qui succombera, dit-il, si elle n'est pas aidée.

On attribue les difficultés qu'elle rencontre aux luttes avec des maisons de l'est et à l'introduction de jeunes filles dans les fabriques.

## La Situation financière dans l'île de Porto-Rico.

Presse Associée

Washington, 19 novembre—La situation financière dans l'île de Porto-Rico inquiète beaucoup le secrétaire du trésor, et il est probable que dans les premiers jours de la semaine prochaine d'importantes modifications seront apportées aux instructions données jusqu'aujourd'hui.

Les fonctionnaires des douanes à San Juan ne reçoivent que des pesos pour les droits, dit-on, et ils refusent les monnaies américaines.

La conséquence de cette distinction est, dit-on, une hausse marquée de la valeur des pesos, de sorte que les courtiers commencent à les accaparer en vue d'une nouvelle hausse. En outre, le bruit court dans l'île de Porto-Rico que le gouvernement des Etats-Unis remboursera ultérieurement les monnaies d'argent espagnoles à un taux beaucoup plus élevé que le taux actuel, ce qui est une nouvelle cause d'accaparement. Aussi la quantité de numéraire en circulation a-t-elle déjà diminué d'une façon appréciable.

## Séance remise.

Presse Associée.

Paris, France, 19 novembre—Il n'y a pas eu de séance conjointe des plénipotentiaires de paix aujourd'hui à Paris.

---

se.

D'Albane, dans son lit, avait eu un tressaillement profond.

XII

La comtesse s'avança dans la pièce, l'air agité.... Elle aperçut d'Albane, qui s'était dressé sur son lit pâle comme un spectre, et elle eut un mouvement de recul et d'effroi....

—D'Albane!

—Ah! tu m'a vu, dit celui-ci....

—Je vous croyais mort, murmura la comtesse, sans paraître autrement troublée.

—En effet, tu as bien fait tout ce qu'il fallait pour cela, dit amèrement le bel Italien.

—Comment cela?

—En m'envoyant ici.... et en prévenant mon ami Zéphyrino que je venais chez lui pour le tuer.

—C'était tout naturel, répondit tranquillement Mme de Pompéry. Zéphyrino est un de nos compatriotes.... J'aurais été désolée qu'il lui arrivât malheur....

—Tu m'attirais dans un guet-apens!

—Un guet-apens?.... c'est vous qui êtes parti comme un fou en criant: "Je vais tuer Zéphyrino", parce que je vous avais raconté que j'avais donné cent mille francs à Zéphyrino. Depuis je ne vous ai pas revu.

—Depuis je suis resté ici, sur le lit, criblé de coups de couteau, soigné par Zéphyrino.

—Je croyais, dit la comtesse, comme j'étais sans nouvelle, que vous étiez mort ou que vous étiez retourné en Italie et que vous m'aviez oubliée.

—Oubliée, s'écria l'ancien danseur, quand la nuit, le jour je ne pense qu'à vous....

La comtesse l'interrompit.

—Ce n'est guère le moment, je vous assure, de parler d'amour....

—Et pourquoi donc?

—Parce que nous sommes menacés....

—Qui?

—Zéphyrino, moi.

—Et par qui? s'écria d'Albane, qui retrouvait en présence du danger toute sa bravoure... Quel est l'homme assez audacieux?

—La police.... dit la comtesse.

Ce mot produisit un effet foudroyant.

Zéphyrino avait pâli.

Il se tourna vers Mme de Pompéry.

—Il y a quelque chose?

—Nous avons été dénoncés, dit la jeune femme.

—Par qui?

—Je ne sais pas.

Zéphyrino regarda Giovanina qui frémissait.

—Je parie que c'est elle qui aura jasé.

—Votre fille?

—Savez-vous où je l'ai rencontrée? A la porte du Palais de Joustice où elle allait déposer en faveur de mossou de Lagarde... Elle me l'a avoué.

Il eut un geste plein de menace.

—Oh! si c'est par toi, ajouta-t-il, qu'il nous arrive malheur!

La jeune fille ne répondit pas.

Elle tremblait pour Firluth et n'osait pas faire un mouvement, dire un mot qui aurait excité la colère de son père.

L'Italien vint à Mme de Pompéry.

—Mais qu'y a-t-il? Parlez!

—Je viens de voir le juge d'instruction.

—Le jouge d'instrouction?

—Celui qui a interrogé M. de Lagarde, qui m'a interrogée.... Il sait que le poignard qui a servi au crime a été volé à M. de Lagarde par des Italiens.

—Demonio! s'écria le père de Giovanina. Il connait nos noms?

—Je ne le croit pas....Il me l'aurait dit.

—Mais il va faire des recherches?

—Evidemment.

L'Italien se laissa tomber sur un siège accablé.

Constantino, Rienzo, Margarita, le contemplaient non moins effrayés que lui.

C'en était fini de la bonne vie tranquille et grasse qu'ils menaient depuis quelques jours, depuis que les cent mille francs de la comtesse de Pompéry étaient venus graisser leur marmite.

Voilà que les terreurs, les alertes, les fuites éperdues allaient commencer.

Zéphyrino piétinait le sol en jurant comme un possédé.

Il se tourna vers sa fille, les yeux flamboyants de fureur.

—Voyons, qu'as tou dit? A qui as-tou parlé? C'est très grave. Il faut répondre nettement.

—Mais, fit Giovanina, je n'ai rien pu dire, puisque vous m'avez arrêtée au moment où j'allais parler.

L'Italien se tourna vers les autres.

—Vous voyez, elle l'avoue. Ah! carogne! triple carogne!

Mon ami, dit la mère, s'interposant, laisse-la, ou tu ne pourras rien savoir.

—C'est jouste, fit le père, qui se calma un peu.... Parle!.... Pourquoi allais-tou nous dénoncer? Pour te débarrasser de nous? pour que nous te laissions tranquille avec le petit gredin?

Sous le lit, Firluth avait fait un mouvement.

Une pression de la main de Giovanina le contint et le fit rester tranquille.

—J'avais été touchée, dit la jeune fille, par la douleur de Mme de Lagarde.

—Pauvre sensitive! fit le père d'un air goualleur.

—J'étais révoltée de voir un innocent....

*A continuer.*

# Feuilleton

—:DE:—

## L'Abeille de la N. O.

# UN ÉTÉ A LA GRAND'ILE,

—PAR—

Adolphe LE MERCIER DU QUESNAY

*[Suite.]*

Cachés dans les arbres ou renfermés dans leurs cages aux frontons des maisons, les oiseaux moqueurs, ne l'as-tu pas remarqué dans tes promenades, le soir? chantent toute la nuit se répondant les uns aux autres pour saluer ce beau temps; et des populations entières, pauvre gens, blancs ou nègres, dans les faubourgs et dans les quartiers modestes, s'asseoient devant leurs portes, se couchent sur leurs balcons, s'établissent par groupes sur des chaises, dans la rue, ou sur l'escalier de leurs maisonnettes, jusqu'à une heure avancée, à moitié endormis, dans un tranquille accablement, dans un état de contemplation somnolente.

Aux alentours de la Nouvelle-Orléans et dans d'autres parties de la Louisiane, le spectacle n'est ni moins séduisant, ni moins glorieux.

Ces premières semaines d'automne eussent été pour moi un continuel enchantement sans l'affreux marasme dans lequel la perte de notre petite Valérie avait jeté Diane.

Dorénavant tous ses regards étaient tournés vers la vie future; dans l'attente de rejoindre notre bel ange envolé, semblaient résider toutes ses espérances.

Pour adoucir cette maternelle angoisse, je la plaignais doucement, je flattais de si mornes préoccupations pour mieux en détourner le cours s'il en était possible. A mes exhortations, à mes tendres reproches, après un long silence: Qu'importe! Qu'importe! murmurait-elle d'une voix sèche, avec accablement; je ne pouvais plus lui arracher une parole.

En ce moment l'espoir d'une prochaine maternité, sembla apporter quelque soulagement à son mal.

Diane effectivement parut tout à coup plus résignée. Son nouvel état ayant rendu quelque sérénité à son âme, le sourire se dessina de nouveau sur son gracieux visage Bientôt reparurent son enjoûment, son enfantine gaité des anciens jours.

C'était vraiment une épouse bébé que ma chère Diane. Dans mon malheur actuel, au fond de mon isolement de tous les instants, je souris parfois encore en me rappelant toutes les grâces dont l'assemblage composait son heureux caractère.

Sous une branche de vigne qui, vivace et somptueuse toute chargée de ses grapes, avait pénétré par une fente de la cloison jusque dans notre chambre, comme une bacchante enivrée, elle s'amusait à presser sur ses lèvres les raisins mûrs et savoureux; et sa riante figure toute barbouillée, coiffée de ces branchos verdoyantes, elle venait m'embrasser en riant aux éclats.

D'autres fois, son instinct de coquetterie féminine s'étant réveillé, elle s'ornait les oreilles de ces jolies fleurettes, la poincillade jaune ou rouge, aux clochettes entr'ouvertes et pendantes.

Les jasmins parfumés ou les blancs acacias, ces bijoux naturels que les filles créoles portent en été dans leurs demi-toilettes claires et poétiques, elle me les attachait à la boutonnière, ou bien les tressait en couronne autour de ses beaux cheveux noirs.

Joyeusement elle aimait à